

Je médite dans la LUMIÈRE

Formation du sens au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, du cercle et de la circonférence

Salvatore Lavecchia

Qu'est-ce qu'intérieur, qu'est-ce qu'extérieur ?

Pourtant est intérieur

Ce qu'autrui laisse extérieur ;

Ensemble, ils forment

une énigme

C'est l'être humain.

Élizabeth Krauß, *Lumière est*, p.340.¹

Découverte du sens ?

Habituellement, j'éprouve l'expérience du sens en tant que résultat d'une *quête*, d'une *recherche* du sens. Je parcours avec cela un chemin, dans une direction déterminée et je chemine et m'efforce vers un point, qui se trouve en dehors de mon horizon initial.² Je *cherche* ce point, car je ne sais pas encore où il se trouve. Si je le trouve, je me relie à lui au plus intime, en le considérant comme sens de ma quête. Un *extérieur* devient ensuite un *intérieur*.

En quête de sens, je suis un point qui se déplace vers un autre point où la découverte du sens a lieu. Et je m'éprouve comme *centre* aussi bien dans la recherche que lors de la découverte : je me meus dans un potentiel de périphérie infinie, dans lequel je ressens comme extérieur tout ce qui ne coïncide pas avec le centre — le *Je* suis.

Chose curieuse, cette quête du sens, sur laquelle habituellement je prends position, s'achève pour ainsi dire automatiquement... Pourtant toujours le plus souvent dans le néant. Et plus je découvre, en tant qu'homme du présent, davantage fréquemment je tombe sur un néant déconcertant. Le point que je suis, chemine, chemine... Je me meus dans la direction d'un infini qui jamais ne se *dévoile*.

Est-il encore possible, pour moi en tant qu'être humain du présent, de *dévoiler* un sens, si je veux vivre *dans le sens* ? La quête de sens peut-elle aujourd'hui encore *imaginer* un sens ?

Formation de sens. Création à partir du néant et processus de lumière dans l'âme

La dimension la plus provocatrice pour moi de l'œuvre de Rudolf Steiner repose dans son renvoi à l'urgence de rencontrer consciemment et de manière créative le néant.

Mais où rencontré-je le néant ?

Partout où j'entre dans des relations, ou bien selon le cas, je rencontre *le monde* ! Pour l'être humain d'aujourd'hui, qu'il le veuille ou non — toute rencontre avec le monde — dans le penser, sentir et percevoir — est selon Steiner une *création à partir du néant*.³ Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ?

« Lorsque, par exemple, vous formez l'idée de rose, celle-ci prend naissance d'abord dans l'instant où vous entrez en relation avec la rose ». Cette idée est une création à partir du néant. Elle n'aurait rien été... sans la rencontre de l'être humain avec la rose. Toutes les idées et représentations sont par conséquent comme des images, qu'un artiste forme en créateur dans l'âme, « à partir de la relation d'un être, qui peut faire accueil à cela, avec un être, qui peut donner cela... » Ces créations prennent naissance à partir du néant. Toutes les idées, pensées, concepts, sont donc un commencement, qui continue d'agir et prend forme dans le futur⁴. Ce sont des métamorphoses, des transformations de vécus intérieurs, qu'engendre l'être humain au travers de ses rencontres avec le monde.⁵ Autrement dit, elles ne sont pas provoquées par les conditions dans lesquelles l'être humain entre, mais au contraire, elles sont formées *par l'être humain* par la forme de rencontre qu'il éprouve avec les circonstances du monde. Elles sont, par conséquent, des révélations de sa liberté. Et cette liberté se renforcera toujours plus, selon Steiner, si l'être humain s'associe consciemment avec le Christ, qui lui fit cadeau de la possibilité d'une création à partir du néant. Cette association permet à l'être humain de se libé-

1 — Lors de mon effort encore débutant pour une perception du sens porteuse d'avenir, les incitations de Élizabeth Krauß ont été et sont toujours décisives qui m'ont été offertes, laquelle exerce depuis longtemps le processus lumineux dans l'âme : *Lumière est*, Maulbronn 2008. J'ai reçu et je reçois une aide essentielle par la perception des formes que façonne la Maison Hölderlin de l'Anthroposophie à Maulbronn. La maison fut réalisée sur la base d'une impulsion, et sous la direction, de Élizabeth Krauß, par une communauté de soutien structurée par une attitude dialogiquement marquée, et celle-ci en conçut ses formes comme un reflet du se-comprendre au moyen de l'exercice du processus de lumière de l'âme.

2 — *Sinn/sinnen* est un terme associé à la racine indo-européenne *sent* — « prendre une direction, avancer dans une direction », dont la signification originelle est encore manifeste dans le « haut-allemand » *sinnan* — « aller, voyager, émigrer, cheminer, errer, s'efforcer, exiger » — et dans le moyen « haut-allemand » *sinnen* — aller, voyager.

3 — Au sujet du concept Création à partir du néant, voir Rudolf Steiner : *Mythes et légendes. Signes et symboles occultes* (GA 101), 15.09.1907 et 29.12.1907 ; *Anthropologie en sciences de l'esprit* (GA 107), 17.6.1919. Et aussi dans une perspective de l'histoire de l'esprit Salvatore Lavecchia : *Le penser et la naissance de l'âme de lumière. Platon — Novalis — Rudolf Steiner*, dans *Anthroposophie* 252 (II/2010), p.89 et suiv.

4 — Voir Rudolf Steiner : *L'action des entités spirituelles chez les êtres humains* (GA 101), 15.9.1907, livre de poche, pp.174 et suiv.

5 — *Ebd.*, 29.12.1907, pp.259 et suiv.

rer de toute forme de causalité, en organisant de façon autonome sa relation personnelle avec le monde et en se métamorphosant de créature en créateur.⁶

La perspective de création à partir du néant est à relier intimement au concept de *processus de lumière de l'âme*, qu'utilise Rudolf Steiner dans une conférence du 30 novembre 1919.⁷

Après l'événement du Christ — selon Steiner — l'âme peut ne plus recevoir sa nourriture de l'air, mais doit la rechercher dans un rapport avec la lumière, sur la voie d'un *processus de lumière de l'âme*, lequel part de toute perception sensible. Steiner donne l'exemple de l'œil qui regarde une flamme. Si je clos mes paupières, j'engendre en moi une image rémanente qui s'évanouit. À la réception de l'impression sensible correspond l'enfantement de l'image persistante, comme à l'inspiration correspond l'expiration. Et précisément dans cet événement — auquel revient un poids aussi important qu'autrefois la respiration — la substance d'âme est présente qui autrefois était liée à l'air.⁸ Aujourd'hui, l'âme vit son essence dans la lumière, que nous devons considérer « comme la représentante générale de la perception sensible »⁹ ou selon le cas, de toutes les relations, par lesquelles nous entrons dans le monde.

L'image persistante, qui est générée par la réception de l'impression sensible, est imprégnée, selon Rudolf Steiner, dans l'éther du monde.¹⁰ La perception subjective est donc en même temps un événement objectif du monde et la totalité du processus, un fait concret subjectif-objectif. À présent Steiner met en évidence que cet événement ne prend pas seulement naissance au travers de la perception sensible, mais encore aussi au travers de tout(e) perception/jugement moral idéal : « Lorsque vous pensez du bien de votre prochain : cela s'évanouit dans l'éther du monde comme un événement objectif ; lorsque vous en pensez du mal : cela s'évanouit comme un événement objectif. Vous ne pouvez pas isoler, par exemple dans votre chambrette, ce que percevez ou jugez sur le monde ».¹¹

Toute rencontre/relation, avec laquelle j'entre dans le monde par mon penser, sentir, vouloir/agir, percevoir, c'est dans cet horizon, un *événement-universel*, qu'au moyen de l'image résultante, le Je enfante — comme dans la perception d'une flamme — en ajoutant ainsi quelque chose de nouveau au monde : « Avec chaque rayon de lumière, avec chaque son, avec chaque perception sensible et son écho résultant, j'engendre une « relation d'échange de l'âme avec le monde ».¹² Et cette relation d'échange modifie le monde. Pour préciser, le monde n'est plus dès lors quelque chose qu'il aurait déjà été ; il n'est pas une reproduction d'un passé, existant déjà dans le monde. Sans ma présence, il eût été un néant. En *recevant* en moi le monde, je — en tant qu'être percevant, voulant, sentant, pensant — je, donc, *mets au monde* en partant de cette conception un commencement, une création à partir du néant. En conséquence, je ne peux pas *découvrir* le sens de ce commencement tout comme la totalité du monde, que je rencontre. C'est, pour préciser, un néant, avant que *je* rencontre le monde ! *Je* suis aujourd'hui la seule et unique force qui peut former pour moi le sens du monde : Je ne peux aujourd'hui que *former* du sens, et non pas *découvrir* du sens. Je porte par conséquent la responsabilité pour le sens qui peut se manifester à moi par le monde. La provocation radicale de Steiner repose dans le fait qu'il veut *me* rendre attentif dans mon *je* à la réalité qui englobe tout de cette responsabilité, jusque dans la moindre sensation/perception la plus quotidienne, qui semble la plus banale. Une provocation encore plus radicale repose cependant dans le fait que chez Steiner, nous ne découvrons aucun développement détaillé sur les implications de cette responsabilité. Que se produit-il, en effet, si je ne veux pas prendre la responsabilité d'une formation de sens autonome ?

La liberté de sens du monde et l'enfantement de lumière dans l'âme

En tant qu'homme du présent, le monde est pour moi, *libre de sens*, que je le veuille ou non. Pour qu'il ne devienne pas *sans signification*, je dois être conscient de sa liberté de sens. Si je reste inconscient à cet égard, je

6 — Rudolf Steiner : *Anthropologie en science de l'esprit* (GA 107), 17.6.1909, livre de poche, pp.312 et suiv. L'association avec le Christ dont il est question ici n'est pas à comprendre de manière confessionnelle. Elle ne naît pas d'une confession extérieure, mais au contraire, de l'exercice constant d'un penser et d'un percevoir conscient de sa nature, en partant d'une rencontre éveillée avec le monde visible ainsi qu'avec notre condition au sein de ce monde. Le cheminement de cet exercice est imprégné d'un geste d'*incarnation* éminent qui distingue le cheminement d'apprentissage anthroposophique — avec toutes les affinités superficielles — d'autres cheminements plus ou moins conscients d'*excarnation*. Ce geste d'*incarnation* relie l'être humain — dans la perspective de l'anthroposophie — d'une manière authentiquement libre, avec la vertu de son Je supérieur, ou selon le cas de son être vrai, qui rencontre en Christ la source de sa substance personnelle. Par l'effet de l'incarnation du Christ, le Je supérieur peut toujours plus devenir *terrestre et individuel* et avec cela en créant à partir du néant et en offrant à la vie *terrestre* de l'être humain un sens réellement autonome.

7 — Rudolf Steiner : *La mission de [l'Archange] Michel* (GA 194). Quoique ce concept soit mentionné seulement ici, la totalité de l'œuvre de Rudolf Steiner — y compris les écrits primitifs — est organisée à partir de la réalité, à laquelle il renvoie.

8 — *Ebd.*, 30.11.1919, pp.109-115. Pour les fondements physiologiques, *ebd.* 7.12.1919.

9 — *Ebd.*, p.114.

10 — Cette association étroite d'un processus physiologique avec un plan suprasensible, ou selon le cas avec le monde éthérique explique l'utilisation ambiguë du terme d'image persistante dans les conférences du GA 194 : d'une part l'image persistante peut caractériser la disparition physiologique de la flamme, de l'autre, par exemple dans la conférence du 7.12.1919, l'image souvenir (*Ebd.*, p.145).

11 — *Ebd.*, p.114.

12 — *Ebd.*, p.110.

rencontre aujourd'hui toujours plus un néant infécond, un vide de sens et une inanité, qui mènent à l'expérience toujours plus sinistre d'une impuissance stérile. Je *cherche* alors un sens et *découvre* un néant vide de sens. Mais si je crois avoir trouvé un sens, sans être conscient en retour de ma vertu de formation du sens, tout sens se comportera soit comme un reflet mécanique de l'extérieur dans mon intériorité, soit comme une projection automatique de mon intériorité. L'âme ensuite voudra, soit imbiber le monde au moyen de ses propres découvertes illusoire — et tout devient virtuel —, soit elle sera absorbée par un monde illusoire, de sorte qu'elle se consumera en extases ou bien se rigidifiera et se crispera dans des processus neuro-biologiques. L'âme provoquera ainsi un déséquilibre toujours plus radical entre intérieur et extérieur, qui la rend toujours plus non-libre en la tuant finalement. En cela, une attitude d'attente passive ne me vient pas en aide aujourd'hui ; car même cette attitude est une *résultante de sens*. Elle fournit à vrai dire un sens, devant lequel je ne serai pas libre. Elle n'est donc pas formatrice de sens, car elle veut en fin de compte que l'extérieur subjugue l'intérieur, le convainc [*über-zeugen* ; avec l'idée d'engendrer quelque chose de « plaquer dessus » !, *ndf*]. Une formation de sens est par contre un processus conscient de l'âme qui façonne, dans lequel intérieur et extérieur s'adonnent harmonieusement à la liberté, au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, en enfantant une création à partir du néant. Pourquoi, ce processus peut-il nonobstant se produire rien qu'avec la lumière ? Et pourquoi *pas* dans la rencontre avec l'air ?

Ma rencontre avec l'air est déterminée d'avance de l'extérieur ; car dans la conscience de veille normale, je ne peux pas décider sans problème, si je rencontre l'air différemment qu'*en respirant* ; le sens de ma rencontre avec le monde ou selon le cas ma respiration, est déjà *donnée* dans cette sphère d'être. Naturellement, je peux moduler et organiser la respiration ; mais je ne suis pas libre d'y renoncer. Il en va autrement de la rencontre avec le monde dans la lumière, dont la perception sensible représente un archétype. Dans la lumière, cette rencontre n'est pas non plus déterminée d'avance dans la perception la plus quotidienne. Dans la lumière, l'objet de la perception peut se révéler, mais tout aussi exactement ma conscience peut se manifester librement dans la perception, car la perception dans la lumière n'est pas — comme la respiration aérienne — une condition pour mon état d'éveil.

Dans la perception sensible intérieur et extérieur peuvent se rencontrer, de sorte que *tous deux* peuvent se manifester en enfantant un équilibre harmonieux. Que cette harmonie puisse survenir, nous le devons à la lumière qui relie et en même temps distingue/individualise. La lumière ne contraint pourtant pas à cette harmonie. C'est pourquoi, lors de la perception d'une « gentiane printanière bleue » [*Schusternage*], je suis libre, soit de laisser se manifester dans mon vécu la gentiane bleue, soit de transformer la perception en concepts/idées, de sorte qu'à partir de la gentiane bleue, il en vient une somme fortuite de processus physico-biologiques, qui sont reflétés par mon organisme en tant qu'excitations et sensations phénoménologiques. Dans les deux cas, j'engendre, par la réception de la perception, une création à partir du néant ; car ces deux formes de relation à la gentiane ne seraient *pas (ou rien)*, sans moi. La lumière *permet* les deux ; mais *je seul forme* le sens que ma perception reçoit ! Mais dans laquelle de ces deux formations de sens la gentiane en tant qu'image persistante, résonnera-t-elle et s'évanouira-t-elle, de sorte qu'elle me révélera moi et en même temps la gentiane ? Laquelle reliera intérieur et extérieur, de sorte qu'avec l'aide de la lumière en tant que transparence mutuelle, en tant qu'unité vivante qui peut nourrir l'âme ? Certainement pas la réduction de ce qui est perçu aux facteurs physico-biologiques, sur l'arrière-plan duquel intérieur et extérieur sont considérés en tant que représentations illusoire *dépourvues de sens* et absorbées dans le vortex de processus fortuits.

La rencontre de lumière avec le monde ne nourrira pas mon âme, si je ne suis pas capable d'organiser moi [*mich*] et ma formation de sens, vers une espace de transparence pour la révélation de l'autre. Cela prend pour nous l'évidence de la clarté du cristal — lors de sensation sans prévention — dans le cas de la rencontre avec les êtres humains. Pour ainsi dire porté(e) par une sensation native, je perçois en le devinant immédiatement que mon âme serait « grillée », si elle enfantait de manière permanente des images d'autrui, qui se rapportent exclusivement aux processus neuro-biologiques : je et autrui, [nous] serions anéantis lentement dans un royaume d'animalité *dépourvu de sens*, où l'espace enfanté par la lumière devient un cyberspace dévoreur de lumière. Dois-je attendre cependant aujourd'hui, de l'extérieur une preuve authentique pour la véracité de cette sensation ? Non ! Car toute preuve m'incarcèrerait dans l'attitude passive non-libre de découverte de sens, lors de laquelle quelque chose pour moi reçoit du sens, parce qu'une logique me *contraint* à ce sens-là.

Si *je* ne me résous pas — en créant ma décision à partir du néant —, à former de manière autonome le sens de ma vie d'âme, alors ces neuro-philosophes-là commencerait à avoir raison, qui réduisent l'âme à des processus neuro-biologiques.¹³ Car aujourd'hui l'âme est de plus en plus déterminée neuro-biologiquement et

13 — À cet égard — et à cause de la concision et popularité de la description — vaut ici comme modèle l'ouvrage imprégné de naturalisme de Thomas Metzinger (Berlin 2009) *L'ego-tunnel* : toutes les données, ou selon le cas expériences neuro-scientifiques, qu'il donne, peuvent aussi bien être interprétées de

physiquement, si *je* ne suis pas capable, de former, à partir du néant dans la rencontre de lumière d'avec le monde, le sens conforme au sens de sa vie. Cette formation de sens est la *naissance de lumière* de mon âme, par laquelle je surmonte la dépendance — et non pas l'association avec — au physique et en tant que je, je peux devenir conscient de mon soi en tant qu'esprit. Je ne serai plus ensuite le *point* dans l'espace, qui chemine sur un horizon infini en quête de sens, *en attendant* du sens de l'*extérieur*. Né de la lumière, en me *méditant*, je deviens point de LUMIÈRE, vers le *Je* [Ici l'auteur fait subtilement remarquer la relation entre LICHT-punkt, « point de LUMIÈRE » et « ICH », car en allemand, le « Je_Ich » est déjà « contenu » dans Lumière Ich/LichT (voir note 27), c'est le génie de la langue allemande et l'héritage du LOGOS [Jesus Christus] des grecs, transmis ici par un spécialiste reconnu de l'œuvre de Platon : Salvatore Lavecchia ! Désormais un astérisque (*) signalera au lecteur cette subtilité cognitive essentielle mais intraduisible en français *ndt*] qui met au monde un espace infini de liberté et de transparence pour moi et pour autrui, en respirant de manière créative au-delà du point et du cercle, d'intérieur et d'extérieur.

Je, en tant que point de lumière planant. Au sujet de la respiration de lumière spirituelle dans le bien

En anticipant un avenir, qui veut devenir actuel, Novalis caractérise dans ses *Études de Fichte*, le vrai Je, ou selon le cas, l'individualité vraie, en tant que *point de lumière* qui plane en liberté entre les extrêmes et laisse émaner toutes les réalités au moyen de l'imagination productrice. L'*entre* ne veut pas faire allusion ici à une détermination par les extrêmes, mais au contraire, à la transcendance du Je vis-à-vis d'eux : l'individualité du Je, ou selon le cas, son imagination productrice, engendre par l'activité propre les extrêmes, entre lesquels il est suspendu ; et la condition de cette activité c'est une harmonie.¹⁴

Si nous voulons comprendre cette caractérisation du Je, alors le point de lumière est à comprendre au-delà de l'espace et du temps, ou selon le cas de l'intérieur et de l'extérieur physiques.

Que fait à présent ce point de lumière, qui vit au-delà de toutes oppositions jusqu'aux ténèbres ?¹⁵ Qu'est-ce qui se produit si nous tentons de nous concentrer méditativement sur lui ?

Immédiatement éternelle/instantanée, nous éprouvons ce point de lumière *comme une sphère* ! Sa lumière se révèle conformément à un rayonnement/radiale, s'écoulant seulement dans une (des) direction(s) déterminée(s).

Car ce point de lumière offre sa lumière instantanément dans toutes les directions en formant précisément une sphère. Et cette offrande fait directement s'écouler la lumière *dans l'infini*, parce qu'elle se produit au-delà de l'espace et du temps. C'est-à-dire : dans le spirituel, un point de lumière originel veut être conçu directement comme une *sphère infinie*, de sorte que centre et sphère forment ici une unité intime, éternelle. Ici un point archétype est une sphère infinie !

Mais qu'arrive-t-il, si nous voulons exercer un deuxième degré de concentration ? Car nous ne voulons pas nous concentrer sur le point originel, mais au contraire sur l'immensité de son *extériorisation* — comprise spirituellement. Qu'arrive-t-il à présent, si nous tentons d'éprouver cette extériorisation dans l'*immensité* ?

Dans l'infini, à une frontière qui signifie l'infinie dé-limitation [*Entgrenzung*], se produit un *retroussement* [*Ümstülpung*] de cette extériorisation spirituelle ; l'extériorisation du point de lumière se retrousse en une *intériorisation*, ou selon le cas, en points de lumière qui forment la surface de la sphère infinie de lumière.

La frontière de l'infini est ici pour cette raison dé-limitante, parce que cette limite du point spirituel de lumière archétype est manifestée par un triomphe immédiat de l'identité avec elle-même éternellement/instantanément. Ce point archétype-là peut, pour préciser — en tant que sphère infinie — renoncer dans l'infini à l'*exclusivité* de sa propre identité, pour faire don de sa lumière. En conséquence de quoi son extériorisation est si absolue qu'elle peut se révéler dans l'infini en tant qu'unité vivante avec son contraire — à savoir avec une intériorisation absolue.

Partant d'un point archétype de lumière, une expansion infinie devient une concentration infinie. Le point, que nous considérons ici, ne génère donc, aucune infinité *diffuse*. Il enfante une immensité infinie, qui — pourrions-nous dire — est capable, d'en venir à soi, en étant consciente de soi. Et cet *être conscient* se produit

manière naturaliste que métaphysique ; ce qui est décisif pour l'interprétation, c'est... le je ! [ou bien moi en français « antique », d'avant la naissance de l'anthroposophie, d'ailleurs l'allemand et l'italien, eux, ne se trompent jamais sur ce point, à croire que le français a perdu son Je dans le naufrage de la compréhension de son histoire ! *ndt*].

14 — Novalis : *Études sur Fichte* 555 : « La faculté d'être libre c'est l'imagination productrice — L'harmonie est la condition de son activité — de planer, entre les antagonismes ... Tout être ... n'est rien qu'être libre — planer entre les extrêmes, qui sont à réunir nécessairement et à séparer nécessairement. À partir de ce point de lumière d'être suspendu émanent toutes réalités ... Objet et sujet sont par lui et non lui par eux. L'individualité ou la vertu d'imagination créatrice, l'être suspendu entre des extrêmes — détermine, produit les extrêmes, d'entre lesquels il est suspendu. »

15 — Je souhaite que celui qui lira les développements proposés dans ce paragraphe et dans le suivant, ne veuille pas les comprendre comme — d'une façon comme d'une autre dépourvue de sens — l'exhibition d'une quelconque qualification cognitive dans le domaine du penser abstrait. Ce qui en eux pourrait sonner d'abstrait, ne serait à attribuer qu'à ma faculté limitée de caractériser conceptuellement une dynamique spirituelle complexe. Je me suis résolu, malgré mes capacités limitées, à ces développements dans le but d'attirer l'attention sur une perspective, dans laquelle le rapport de formation du sens et de la lumière spirituelle pût être clarifié plus profondément. Je me réjouirais si tous ceux qui lisent ce qui est proposé par moi proposassent d'autres moyens pour exprimer la dynamique spirituelle indiquée ici, ou selon le cas pouvaient la développer.

comme points infinis de conscience/centres — justement comme les points infinis qui forment la surface de la sphère de lumière. Sinon l'auto-manifestation infinie du point archétype de lumière serait restreinte à d'uniques ou selon le cas, à un nombre limitée de directions — et donc déterminée spatialement/temporellement.

Exprimé autrement : dans la lumière spirituelle un point archétype — en s'écoulant dans l'infini — forme la *communauté* des points de lumière, à partir desquels se compose la surface d'une sphère de lumière infinie : ce par quoi point archétype (centre), sphère et surface de la sphère — surpassant l'espace et le temps — forment une unité. Unité, non pas coïncidence, ou selon le cas convergence, lesquelles renvoient en effet à des relations spatiales. L'unité spirituelle vivante considérée ici signifie un flottement, ou selon le cas une respiration, dans laquelle centre, sphère et surface de la sphère *entrent en résonance mutuelle* dans une harmonie éternelle, en tant que transparence réciproque. Et dans cette transparence continuent de vibrer directement en chaque point de lumière de la surface, centre, sphère et tous les autres points de la surface. Chaque point les forme, ainsi qu'ils sont, et malgré cela, il reste non affecté dans son individualité, notoirement sans condition. La formation individuelle est ici une immédiate *formation de communauté*.

Celui qui se concentre de manière méditative sur la respiration de lumière spirituelle, éprouvera la raison pour laquelle Novalis ressentit le Je — *qua* [= en tant que, *ndt*] point de lumière spirituel — en tant qu'éminent principe de communauté¹⁶, en tant qu'*amour*¹⁷, et son flottement suspendu en tant que moralité¹⁸ authentique. L'exercice méditatif dans cette direction expliquera aussi pourquoi Platon, dans sa parabole du Soleil¹⁹ a perçu le bien comme principe de tout être, et le vécu comme origine de la lumière²⁰ spirituelle ainsi que ce qu'il y de plus manifeste/transparent dans le domaine de l'être.²¹ Une méditation de respiration lumineuse révélera que le bien, le Je, et la lumière dans le spirituel forment une unité.²² Dans cette perspective, le bien se dévoile, pour préciser, en un Je archétype enfantant la lumière, qui au moyen d'un don et par un écoulement de soi inconditionnels veut une communauté éternelle avec les autres Je. La respiration de la lumière spirituelle *dans le bien* est la vie de cette communauté, ou chaque point de LUMIÈRE [*/Ich] — flottant au-delà de toutes oppositions — met au monde intérieur et extérieur, sujet et objet, point et périphérie et réunit en même temps dans une harmonie/unité éternelle. Dans cette image archétype toute vie du cœur-JE se forme (intérieur) en tant que réponse éternelle qui retentit à partir de l'infinité du don de soi inconditionnel à la rencontre d'un autre JE (extérieur), en recevant ce don de soi dont il devient tellement enceint que l'autre naît éternellement en tant qu'écho intérieur du JE dont il est comblé.

La rencontre avec l'autre, dans la lumière terrestre, ne veut-elle pas devenir une image reflet de cet accueil et enfantement éternels dans le bien ? Est-ce qu'aujourd'hui la formation du sens peut se produire, si *je* ne produis pas de... *sens* en tant que *JE* dans la LUMIÈRE [*/Ich] ?

Mais pour quelle raison justement la lumière terrestre/physique doit-elle me faire don à moi de cette formation de sens dans la LUMIÈRE [*/Ich] ?

La lumière physique en tant que transparence terrestre du bien

Si nous nous concentrons méditativement de nouveau sur la sphère de lumière spirituelle, nous faisons l'expérience que les points de la surface ne sont pas seulement une transparence immédiate de la communauté de lumière, mais sont encore aussi une impulsion de faire don et de répandre dans l'infini la lumière propre *au-delà* de l'unité entre centre et sphère — au-delà de la sphère de lumière originelle —. Car ce sont d'inconditionnels points/centres de lumière spirituelle, qui manifestent le don de soi inconditionnel de la LUMIÈRE [*/Ich] archétype. Ainsi ont-il justement l'impulsion de former un espace pour quelque chose de nouveau, qui, quoique se trouvant *en dehors* de la sphère spirituelle originelle, reçoit la lumière spirituelle et en tant que substance de son intériorité, peut enfanter et produire du sens en tant que LUMIÈRE [*/Ich]. La lumière spirituelle dont font don ces points de lumière, n'a cependant qu'une relation *médiante* avec le point de lumière archétype : cette lumière ne s'écoule pas directement, immédiatement de la source originelle du monde de lumière. À cause de ce caractère indirect, son *extériorisation* infinie rencontre à présent une limite, qui ne peut plus signifier de dé-limitation [*Entgrenzung*] infinie. Cette extériorisation reste *identique* dans l'infini *avec elle-même*, ou selon le cas, rencontre une limite *objective* dans son identité propre. C'est pourquoi elle ne peut pas se révéler en tant que retroussement direct en une intériorisation. Elle devient, en conséquence, une *extériorisation*

16 — Novalis : *Brouillon général* 820.

17 — Novalis : *Brouillon général* 835.

18 — Novalis : *Études de Fichte* 555.

19 — Platon : *Politeia* 506d6-509c.

20 — Platon : *Ebd.*, 508d4-6.

21 — Platon : *Ebd.*, 518c9.

22 — Voir à ce propos: Salvatore Lavecchia: *Philosophie et imagination* dans *Die Drei* 7/8 (2012), pp.41 et suiv. [traduit en français DDSL7812.pdf, *ndt*]

infinie. Et dans l'infini la lumière spirituelle qu'elle révèle, n'est plus lumière-Je, mais au contraire lumière d'extériorisation infinie *physiquement sensible* et *espace que l'esprit ne peut saisir*.

Lorsque les points de lumières, qui forment la surface de la sphère spirituelle archétype, se révèlent *vers l'extérieur*, leur geste de manifestation n'est plus — comme pour le point archétype — une unité immédiate avec son propre contraire : intérieur et extérieur, ici, ne forme plus ici aucune harmonie immédiate et éternelle. Révélation signifie alors offrande [oblation], séparation ; ce qui est révélé ne vit plus, pour préciser, dans une conscience immédiate de sa relation au révélant. Ainsi se produit-il ici aussi un retroussement ; son résultat n'est plus cependant une révélation immédiate de l'origine, ou selon le cas, peut se révéler comme une *négation* de l'origine. Dans cet horizon, la lumière physique peut être vécue comme *lumière spirituelle retroussée*, l'espace comme *retroussement de la sphère spirituelle* : manifestation du bien, de la LUMIÈRE spirituelle originelle [*/Ich], qui veut s'offrir au-delà du monde de lumière spirituel²³, qui se sacrifie dans une sphère d'être, là où les contraires signifient aussi séparation. La lumière physique est donc *transparence* du bien se sacrifiant *dans l'espace*, dans lequel intérieur et extérieur n'entrent plus en consonance directement en tant qu'unité. Mon âme est l'autre qui est né dans l'espace physique, qui a reçu la transparence physique et, en tant que LUMIÈRE [*/Ich], peut produire du sens [*besinnen*, = « se creuser la tête, *ndt* »]. Elle peut former le cœur aimant, qui à partir de la lumière physique, dans la rencontre créatrice avec le néant, enfante la lumière spirituelle... si *je veux*.

Je produit du sens [*sinnen*] dans la lumière !

L'élément solide de la Terre est la limite, à laquelle la lumière du bien se rend, afin que *je*, la rencontrant en tant qu'âme terrestre — en tant qu'autre, qui se trouve en dehors de la sphère spirituelle — puisse recevoir le cadeau du bien. S'éveillant à la perception du solide, je peux *faire souvenir* de ce don-là en tant que LUMIÈRE [*/Ich]. En tant que première remise en mémoire, en intériorité [*Er-innerung* : littéralement : remettre à l'intérieur », *ndt*], veut s'annoncer la transparence terrestre de ma sensibilité du Je, qui germe dans la rencontre avec l'être autre radical du solide, — dans la Terre ainsi que chez les autres hommes. Dans cette transparence de mon Je terrestre, je peux, dans une manière d'être originelle, vivre mon intérieur comme ce que « l'autre laisse (d')extérieur » (Élizabeth Krauß). Et si je suis capable d'entendre dans ce vécu la résonance archétype de toute formation de sens, alors je percevrai peu à peu toute rencontre dans le terrestre comme une *conversation*, par laquelle je peux enfanter la lumière pour la transparence diamantine d'un Je : pour la transparence de mon Je supérieur, qui veut continuer de vibrer *à partir de l'infinité* dans toutes les perceptions sensibles²⁴,

Pour la transparence d'un *autre* Je, qui, dans toute rencontre avec des êtres humains, même dans celles les plus dépourvues d'issue, voudrait offrir sa lumière.

Comme tout chemin qui culmine dans une naissance, le chemin vers la transparence du je mènera à l'expérience de la *perte d'issue*. Socrate savait déjà cela, qui percevait l'acquisition d'une con-naissance authentique comme un processus de naissance et pour cette raison comme le surpassement d'une perte d'issue radicale.²⁵

Un naissance est accompagnée de douleur, d'impuissance, d'angoisse, de doute. Et la naissance de lumière de mon âme n'est-elle pas *aujourd'hui*, la naissance la plus difficile de toutes les naissances ? Car personne et rien — seraient-ce encore Rudolf Steiner et l'anthroposophie — ne peut devenir sage-femme, si je ne suis pas prêt, à renoncer carrément ensuite à toutes les indications extérieures, preuves, autorités, en exprimant un net et clair *Non !* contre toutes quêtes de sens, lorsque la nature solide, dure, obscure de la Terre et des êtres humains, ne veulent démontrer que *la mort*.

Que je laisse mon cœur *ouïr* la transparence de soi élémentaire dont me fait cadeau²⁶ mon je terrestre dans la rencontre avec ce qui est solide, avec la mort, alors je percevrai la lumière *revigorante* de mon cœur, qui dans le solide, dans la mort, laisse voir la LUMIÈRE [*/Ich]. Alors la rencontre avec le solide devient la fermeté d'une formation de sens, ou je m'éprouve en Je respirant *au-delà de la vie terrestre et de la mort* : dans la LUMIÈRE [*/Ich].²⁶

Je produis du sens dans la LUMIÈRE [*/Ich] au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, du point et de la périphérie et dans toute perception, dans toute rencontre je *veux* entendre :

23 — Platon déjà vivait le bien comme *Père* de la lumière physique : **Politeia 508b12-13** et **517c3**.

24 — Au sujet de la vie extra-corporelle du Soi supérieur, voir Rudolf Steiner : *Philosophie et anthroposophie* (GA 35), 8.4.1911 (Bologne).

25 — On veut dire ici l'activation d'uns sens de l'ouïe du cœur qui déplace toujours le centre de perception — et aussi lors de toutes les autres perceptions extérieures et intérieures — de plus en plus dans la direction du cœur. De ce fait la sensibilité-je doit recevoir lentement une autre localisation, qui la relie à la région du cœur qu'au lieu de celle de la tête. Cette sensibilité-je dans le cœur est une condition pour une perception au-delà de l'intérieur-extérieur, ainsi que de l'activité du penser-cœur, comme on l'appelle. La maîtrise d'une activité du penser à la manière du je parfaitement consciente, offre en cela la meilleure garantie pour une configuration fructueuse, et non pas illusoire, de tels processus. Car le penser dirigé depuis le Je forme, pour l'être humain d'aujourd'hui, le premier espace dans lequel la lumière physique peut être métamorphosée en lumière spirituelle. [Le français en dépit de toutes ses outrances a exprimé le phénomène de naissance dans le connaître ! *ndt*]

26 — Dans un colloque Henning Köhler attirera l'attention sur le mot *Licht*, qu'il fait entendre comme le Je (*Ich*) planant entre vie (*Leben*) et mort (*Tod*) : *LICHT*. [encore une autre subtilité de transparence de la langue allemande au spirituel sous-jacent, *ndt*]

*Empfange
Das Feste der Erde
Als diamantene Transparenz
Verdichteten Lichtes.*

*In seinem Nachklang
gebäre
Durch deines Herz
Kraftendes Licht
Das gutende
Wesen des
ICH.*

*Deviens enceint
De la Terre ferme
Comme transparence diamantine
de lumière condensée*

*Dans sa résonance
Enfante,
au moyen de ton cœur
La lumière revigorante,
L'être faisant le bien,
Essence du
JE .*

Die Drei, n°7-8/2013.

(Traduction Daniel Kmicik)

Savatore Lavecchia est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université d'Udine, chargé de cours du Master « La Philosophie en tant que chemin de transformation » de l'Université de Vérone et collaborateur au *Philosophicum* de Bâle. Il s'efforce de considérer et d'exercer la philosophie comme un seuil menant à l'expérience du monde spirituel. Au centre de son attention se trouve l'approfondissement de concepts comme penser, percevoir, évidence, image/imagination, idées, Je, le bien, en se rattachement aux perspectives qui ont été ouvertes par Socrate, Platon, Aristote, Goethe, Fichte, Novalis, Hegel, Schelling et Rudolf Steiner.